

Nando, nous sommes à la maison

Voilà des semaines qu'un moment de ma vie ne cesse de me revenir. Nous étions en 1993, et pour le lancement d'un système de rasage révolutionnaire à l'époque, mon père et moi nous sommes envolés pour Washington.

Il n'arrêtait pas de me demander si j'étais heureux, et il souriait. Je ne le voyais pas souvent ainsi, et cela m'intriguait — comme s'il attendait le bon moment pour me dire quelque chose d'important.

Un après-midi, après le travail, nous marchions le long d'un quai au bord du fleuve. Il m'a saisi le bras, m'a tiré plus près, et m'a dit :

« Nando... nous sommes en Amérique. Nando... nous sommes à la maison. »

Il était heureux — les yeux pleins, presque ému, presque prêt à pleurer. Mais j'étais trop jeune pour comprendre ce qu'il voulait vraiment dire au-delà des mots.

Aujourd'hui, je n'arrive pas à l'oublier. Cela fait presque sept mois que ce souvenir revient, tournant en boucle dans ma tête. Trente-trois ans ont passé, et lui est parti depuis un an. Mais son signal est fort et clair : il veut que je comprenne que je dois être prêt à repartir — à rentrer à la maison. La maison qui ne m'a pas reçu il y a 61 ans uniquement à cause d'une erreur de cigogne FedEx... mais c'est une autre histoire.

Ici, en Italie, j'ai l'impression d'être coincé dans une cagette à fruits — enfermé par quelque chose qui ne m'a jamais appartenu.

Comment j'y arriverai, je n'en ai aucune idée. Mes 70 USD par mois sont ma seule ressource, et je ne cours après personne pour de l'argent. Je ne cours qu'après les belles femmes — si elles sont intelligentes. Pas un vice, une passion. Une dette de reconnaissance envers celle qui n'a jamais besoin de publicité — la femme qui existe même quand elle est seule.

Et quand j'entrerais enfin dans une pièce là-bas, j'aurai trois piments calabrais dans la poche. Je me présenterai en disant :

« Voici le feu — la seule chose qui nous garde en vie et nous empêche de tomber malades. Ça commence dans la bouche et ça finit dans le cul. Simplement, ne le faites jamais savoir aux adversaires. »

Nando

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com